



Syria
Archéologie, art et histoire

83 | 2006
Hommage à Henri de Contenson

L'incendie du Palais Nord de Ras Ibn Hani. Traces et modalités d'une catastrophe

Élisabeth du Puytison-Lagarce et Jacques Lagarce



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/239>

DOI : [10.4000/syria.239](https://doi.org/10.4000/syria.239)

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 247-258

ISBN : 9782351590515

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Élisabeth du Puytison-Lagarce et Jacques Lagarce, « L'incendie du Palais Nord de Ras Ibn Hani. Traces et modalités d'une catastrophe », *Syria* [En ligne], 83 | 2006, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/239> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.239>

L'INCENDIE DU PALAIS NORD DE RAS IBN HANI. TRACES ET MODALITÉS D'UNE CATASTROPHE

Élisabeth du PUYTISON-LAGARCE
UMR 8152 (CNRS, université Paris-IV), Paris
Jacques LAGARCE
UMR 8167 (CNRS, Collège de France), Paris

Résumé – L'incendie très violent qu'a subi le Palais Nord de Ras Ibn Hani à la fin de son existence a laissé de nombreuses traces, dont certaines sont inévitablement détruites par le processus de la fouille. Celles qui subsistent dans le monument une fois dégagé pourraient, dans certains cas, suggérer des interprétations erronées. On s'efforce ici de mettre en relation ces indices préservés et ceux que le dégagement des ruines a détruits, de façon à permettre une lecture des vestiges qui tienne compte de l'ensemble des données. D'autre part, en évaluant la violence du feu secteur par secteur, on en vient à renforcer l'hypothèse d'un incendie volontaire, alimenté par l'apport intentionnel de combustible.

Abstract – The life of the Northern Palace at Ras Ibn Hani was put to an end by a violent fire, part of the marks of which unavoidably got destroyed during the excavation process. Those that survive on the walls and floors of the ruins once they have been laid bare can easily, if considered by themselves alone, lead the observer to erroneous interpretations. This paper first tries to relate the preserved marks and those that have been destroyed by excavation, so as to facilitate a reading of the ruins that will take into account the complete data. Secondly, evaluating the violence of the fire in the various areas of the building allows to give more strength to the hypothesis of an intentional fire, purposely fed with fuel brought from outside.

خلاصة – الحريق العنيف الذي أصاب القصر الشمالي في موقع رأس ابن هاني في أواخر فترة وجوده ترك آثاراً عديدة، والتي تخرب بعضاً منها حتماً بطريقة لم نستطع تجنبها أثناء سياق الحفريات. وآثار هذا الحريق الموجود في القصر وعند اكتشافها، كان يمكنها، في بعض الحالات، الإيحاء بتفسيرات خاطئة. ونحاول هذا مجبرين على إقامة علاقة بين هذه البقايا المحفوظة وتلك التي خربتها عملية التنقيب الأثري في بقايا القصر، بالطريقة التي تسمح بقراءة المعطيات الموجودة لفهم مجموعة الوعظيات الكلية. وبتقييمنا لشدة الحريق من قطاع إلى آخر، قا دنا ذلك إلى تقوية الفرضية القائلة بحدوث هذا الحريق طوعياً، وهو الذي غذي من خلال جلب مواد قابلة للاشتعال.

Nos années de participation aux fouilles de Ras Shamra sous la direction d'H. de Contenson ont été pour nous parmi les plus fructueuses de celles que nous avons passées sur le site. L'un d'entre nous, bien peu compétent pourtant dans le Néolithique de la Syrie du Sud, eut aussi le privilège d'être invité à une campagne à Tell Aswad qui fut, pour lui, fort instructive. Nous espérons qu'en considération de ces liens presque cinquantennaires, Henri voudra bien nous pardonner d'avoir tenu à participer au volume qui lui est dédié, quoique nous n'ayons rien à dire sur les périodes qui l'intéressent vraiment et que nous soyons contraints de le ramener au Bronze récent d'Ougarit.

Notre propos n'est d'ailleurs guère ambitieux. Nous voudrions très simplement faire part de quelques observations sur les traces qu'a laissées l'incendie final du Palais Nord de Ras Ibn Hani et de quelques réflexions que cet incendie nous inspire. Il nous semble utile malgré tout que les acteurs de la fouille regroupent ce genre d'observations, qui seront difficiles à retrouver à partir des seules archives après leur disparition, de plus en plus prochaine évidemment.

Le fait que l'ultime destruction du Palais Royal d'Ougarit se soit accompagnée d'un incendie d'une grande violence, cause de sa ruine irréversible, ne peut être mis en doute. Le Palais Nord de Ras Ibn Hani a subi un sort tout à fait analogue, et sans doute au même moment, bien que dans des circonstances un peu différentes, puisque, au contraire de celui d'Ougarit, il semble bien avoir été presque complètement vidé auparavant de ses occupants et de son mobilier.

Les traces de la conflagration se voient nettement, et souvent de façon spectaculaire, sur de nombreux murs de l'un et l'autre monument. Mais les changements intervenus, entre les années 1950 et les années 1980, dans la façon de fouiller et de documenter les progrès du travail font que nous connaissons bien mieux l'aspect et la disposition qu'affectaient les matériaux effondrés dans les espaces vides de l'architecture pour le monument de Ras Ibn Hani que pour celui de Ras Shamra. Les observations faites à Ras Ibn Hani peuvent ainsi faciliter l'interprétation des indices que conservent les murs de Ras Shamra.

Encore faut-il souligner que l'objectif de la fouille à Ras Ibn Hani n'était pas de recueillir en priorité ce type d'informations. Nous ne présenterons ici que ce que nous avons pu rassembler rétrospectivement, en exploitant la documentation graphique et les notes de fouille et en faisant appel à nos souvenirs.

Une première remarque s'impose. Si le sol supérieur de tous les espaces présente des traces de feu, sous forme de couches noires ou de cendres et si, autant qu'on puisse en juger, tous les murs ont subi une forte chaleur, il est clair que l'intensité du feu est loin d'avoir été partout la même. Nous espérons que des analyses en cours nous donneront une mesure des températures auxquelles les murs et les sols ont été soumis en différents endroits du monument, mais la présence ou l'absence d'indices plus immédiatement accessibles peuvent être utilisées comme critères pour une appréciation relative de la chaleur selon les endroits : pierres des murs transformées en chaux, cuisson de l'argile de liaison à l'intérieur des murs, présence de masses de chaux dans les effondrements, cuisson plus ou moins poussée, parfois fusion, des enduits de murs, matériaux fondus sur les sols, blocs d'argile entrée en ébullition présents dans les matériaux d'effondrement, etc. La présence d'un de ces indices dans un espace n'est pas toujours accompagnée de celle des autres : par exemple le sol de l'espace (cour ?) XLIX avait fondu par endroits, tandis que les murs ne sont pas cuits en profondeur (**fig. 1**).

Cette variabilité des données accessibles reflète sans aucun doute la complexité des phénomènes en jeu au cours de l'incendie, complexité qui tient en particulier à la multiplicité des facteurs qui sont à l'œuvre. Il n'est guère possible de dresser une liste complète de ces derniers, mais on peut essayer d'envisager les plus importants :

- origine et cheminement du feu, ce qui pose la question de savoir s'il s'agit d'un feu accidentel ou intentionnel ;

- proximité ou éloignement des espaces ouverts permettant un bon tirage. Cette donnée peut changer au cours de l'incendie en cas d'effondrement d'un mur, d'un plafond, d'un toit ;

- abondance du carburant dans l'espace considéré (mobilier, matériaux stockés ou apportés, dans le cas d'un incendie intentionnel) et dans les structures qui le délimitent (charpente des murs, portes et leurs encadrements, charpente des couvertures).

Nous reviendrons, dans nos réflexions finales, sur l'implication de ces différents facteurs.



Figure 1 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. La salle XLIX, vue du nord-est (le puits carré et sa fosse de construction datent de l'époque hellénistique).

Contentons-nous pour le moment d'avouer notre incapacité à établir des règles prédictives, tant en ce qui concerne les modalités de l'effondrement dans des conditions données que pour ce qui a trait à l'aspect des vestiges une fois dégagés. Face à cette imprévisibilité, il est d'autant plus remarquable que certaines des observations que l'on a pu faire au cours de la fouille soient répétitives, sinon constantes, laissant inférer que, dans certains cas, des causes analogues ont produit, malgré tout, des effets analogues.

Nous essaierons d'illustrer quelques-uns des phénomènes les plus significatifs, de ceux qui peuvent le plus aider à l'interprétation des vestiges quand on n'a plus la possibilité de les observer en liaison avec les effondrements évacués par la fouille.

Dans le Palais Nord de Ras Ibn Hani, les deux pièces où l'incendie a laissé les traces les plus spectaculaires sont sans conteste les pièces III (**fig. 2**) et LIX (**fig. 3**), c'est-à-dire les deux grands halls à banquettes que l'on devait traverser pour accéder à la cour II et donc à l'intérieur de l'édifice. L'intensité du feu s'explique d'abord par cette situation en enfilade entre deux espaces ouverts, peut-être aussi par la présence de matières combustibles à l'étage de la pièce LIX, puisqu'on a retrouvé, pris dans les conglomérats effondrés de pierres et de chaux, des grains d'orge (**fig. 4**). Toute la partie supérieure du mur

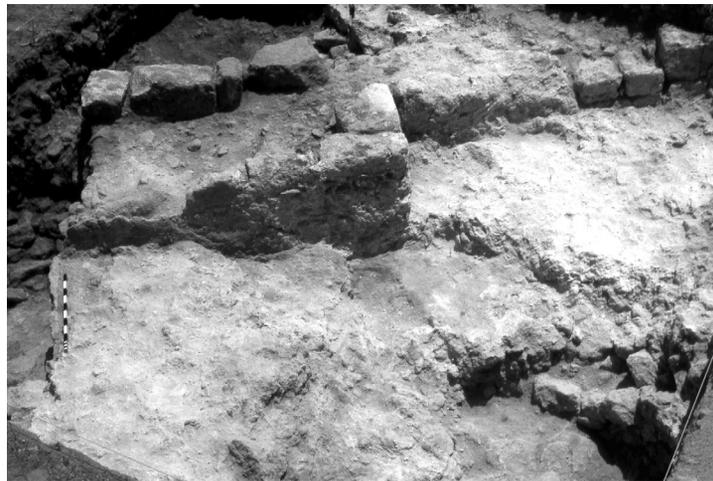


Figure 2 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Pièce III, partie sud-est, vue du nord-ouest. Matériaux calcinés formant le sommet du comblement.



Figure 3 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Le hall LIX vers la fin de son dégagement, vu du sud-ouest.

sud-est de la pièce III est calcinée, comme le sont plusieurs blocs des autres murs, et l'argile interstitielle est cuite en profondeur.

Il est intéressant d'essayer de décrire la nature du remblai d'effondrement dans ces pièces. Le fait marquant est d'abord la présence d'énormes masses de chaux, plus ou moins mêlée de blocs non calcinés ou peu calcinés, le tout formant un conglomérat très dur (**fig. 2**). Ce conglomérat ne se présente pas comme une couche, mais comme un amas qui repose en partie sur d'autres débris accumulés, tandis que, par endroits, vers le milieu des pièces, il atteint le sol, auquel il adhère parfois fortement. Il ne couvre pas également l'ensemble de la pièce III, ni l'ensemble de la pièce LIX ; dans les deux pièces, il est surtout accumulé à l'est. Dans la pièce III, il comprend des pans entiers de murs qui se sont abattus d'un coup. Le reste du comblement des pièces est composé de différentes façons : pierres non calcinées, grandes et petites, mêlées à de la terre, éléments de la toiture, effondrés en blocs, parfois très volumineux (**fig. 5**), ou brisés en morceaux ou même en menus grains, matériaux arrachés aux murs, sous forme de granules blanchâtres provenant de la désagrégation des enduits et de grains rouges à noirs d'argile interstitielle cuite. Le mélange, meuble, de grains jaunâtres de toiture, blanchâtres d'enduit et rouges à noirs d'argile, est très caractéristique du niveau de destruction du Bronze récent, y compris dans des pièces qui ne présentent pas de traces d'incendie spectaculaires.

Souvent, les dépôts meubles sont accumulés au pied des murs. En section, on voit la limite inférieure du conglomérat calciné, blanc et dur, remonter de l'intérieur de la pièce vers le mur (**fig. 6 et 7**)¹. Même si nous ne comprenons pas exactement quels mécanismes ont conduit à cette situation, nous voyons bien que des matériaux détachés des plafonds et toitures ainsi que des murs sont tombés au pied de ces derniers, dans une phase assez précoce de l'incendie. Le bas des murs a ainsi été protégé partiellement de la chaleur. En conséquence, les enduits, comme les argiles sur lesquelles ils étaient appliqués, n'ont pas bénéficié d'une cuisson aussi intense que ceux des parties plus élevées de la paroi. Ils sont restés plus fragiles et sont rarement retrouvés par la fouille, les animaux fouisseurs, les radicales ou la circulation des

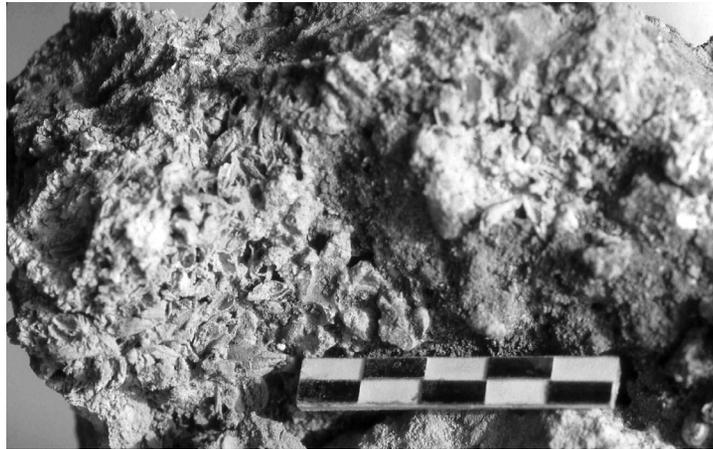


Figure 4 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Grains d'orge calcinés pris dans le conglomérat de la destruction.



Figure 5 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Pan de couverture effondré contre le mur nord-ouest de la pièce XII, vu du sud.

1. La **fig. 7** montre comment le mur, en s'effondrant, a été soutenu par des débris déjà accumulés à son pied ; la transformation ultérieure de la chaux a consolidé une partie des éléments effondrés sous l'aspect d'un bourrelet en surplomb au-dessus du sol de la cour II.

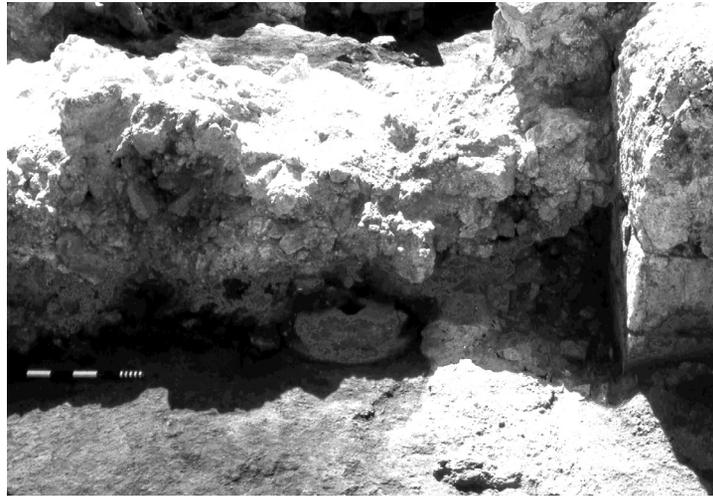


Figure 6 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Superposition de débris meubles et de conglomérat calciné dans le passage à colonnes entre la cour II et la pièce XII, vu du sud-est.



Figure 7 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Restes du mur de la cour II en bordure des espaces VII et I, vus du sud-sud-ouest.

eaux d'infiltration les ayant désagrégés. S'ils sont parfois encore en place, ils disparaissent rapidement une fois mis au jour, faute d'une consolidation immédiate.

La présence de chaînages de bois horizontaux encastés dans la face des murs accentue la différence de préservation des enduits entre les parties du mur situées sous ces poutres et celles qui sont placées au-dessus. Le chaînage est souvent placé à une hauteur comprise entre 0,80 m et 1,20 m au-dessus du sol². Cette altitude correspond à peu près à la hauteur sur laquelle le bas du mur est protégé du feu par les premiers éléments effondrés, comme nous venons de le décrire. Le chaînage est appelé à brûler, en dégageant une chaleur qui va contribuer à cuire les parois de l'encoche dans laquelle il est installé ainsi que la partie du mur située juste au-dessus de lui, avec son enduit. Comme l'enduit ne tient pas bien sur le chaînage lui-même, on aura un enduit consolidé par la cuisson au-dessus du chaînage et un

2. Il ne s'agit nullement d'une règle absolue, surtout si l'on mesure la distance au sol sur lequel a eu lieu l'incendie. La hauteur des chaînages par rapport au sol d'origine est déjà assez variable, d'après les indices que nous en avons, et la surélévation du sol au cours des réfections successives diffère considérablement d'une pièce à l'autre.



Figure 8 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Pièces III, au premier plan, et IV, à l'arrière, vues du sud-ouest.



Figure 9 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Pièce III : décombres en cours de fouille dans la partie sud, vus du sud-ouest.

enduit détruit ou très fragile depuis le chaînage jusqu'au sol. Ainsi, dans la ruine une fois dégagée, on observera fréquemment des enduits plus solides en haut, s'arrêtant vers 1 m au-dessus du sol suivant une ligne globalement horizontale due à la coïncidence entre hauteur d'accumulation des premiers décombres, moins brûlés, et hauteur du chaînage (**fig. 8**, à l'arrière-plan, mur nord-est de la pièce IV, et **fig. 9**, à l'arrière-plan, à gauche, même mur). Cette horizontalité d'ensemble n'empêche évidemment pas la présence de nombreuses irrégularités, mais l'on pourrait penser, à tort, voir dans la hauteur assez constante du bas des enduits conservés l'indication d'un niveau supérieur d'occupation et de destruction, qui n'a jamais existé.

Cet aspect trompeur des ruines une fois dégagées peut encore être accentué par un autre phénomène. Les masses de débris calcinés effondrés, lors d'une phase très avancée de l'incendie, dans les pièces où le feu a fait rage avec le plus de violence, ont subi ensuite, sur de longues années, une transformation. Cet amas de chaux vive en blocs ou en grains, de blocs moins brûlés, de grains d'argile cuite, de pans de murs, était sans cohésion à l'origine. La circulation des eaux d'infiltration, dans le climat humide de la côte syrienne, en a fait

au fil du temps un agrégat d'une dureté variable mais souvent très grande, la chaux vive se transformant en mortier de chaux éteinte. Pour des raisons qui ne nous apparaissent pas clairement, tenant peut-être en partie à la circulation des eaux d'infiltration le long des murs enfouis, en partie à une cuisson plus intense au niveau des poutres de bois, les débris calcinés semblent avoir adhéré plus fortement aux enduits de murs contre lesquels ils s'appuyaient dans la partie basse de ceux-ci, à la limite entre les amas calcinés et consolidés et les amas inférieurs restés meubles (**fig. 9**, à droite, sur les murs de l'angle oriental de la pièce III). Le phénomène est sans doute amplifié par le fait que le fouilleur, sentant la fragilité de la bordure inférieure de l'enduit conservé, doit renoncer à en détacher les concrétions, sous peine de faire tomber des plaques de cet enduit. Les matériaux consolidés forment ainsi fréquemment des protubérances au bas de l'enduit conservé sur les murs, accentuant l'impression trompeuse qu'il y a là la trace d'un sol sur lequel s'est produite une destruction violente.

Un autre phénomène récurrent, qui peut sans doute s'expliquer par l'influence de la structure des murs sur la façon dont ils s'effondrent, est le fait que, souvent, les murs ne sont conservés que jusqu'à la hauteur du premier chaînage horizontal longitudinal (**fig. 8**, au deuxième plan, à gauche, mur séparant

les pièces III et IV). Cela se produit surtout quand un mur comporte un chaînage à la même hauteur sur chacune de ses deux faces, cas fréquent, les poutres de chaque face étant logiquement destinées à être reliées entre elles par des chaînages transversaux placés à la tête du mur et, de loin en loin, à travers l'épaisseur de celui-ci. Dans ce cas, la combustion du bois laisse sur chaque face une encoche et le mur aura tendance à se briser à la hauteur de cette ligne de faiblesse³. Ainsi peut se renforcer l'illusion selon laquelle l'incendie final se serait produit sur un sol détruit par la fouille sans avoir été repéré, marqué par le bas des enduits avec leurs protubérances de décombres consolidés, et correspondant à une phase architecturale dans laquelle certains murs, ceux qui en réalité se sont effondrés au niveau du chaînage horizontal inférieur, auraient été annulés et oblitérés par cet ultime sol imaginaire.

Nous nous sommes intéressés jusqu'à présent aux traces qu'a pu laisser sur les murs la conflagration là où elle a été particulièrement violente. Comme nous l'avons dit en commençant, tous les espaces n'ont pas, dans le Palais Nord de Ras Ibn Hani, subi un feu d'une égale intensité, à en juger par les indices observés au cours de la fouille. Nous avons tenté de donner une liste des principaux facteurs qui peuvent expliquer ces différences. Nous essaierons maintenant de reporter sur un plan (**fig. 10**) les indices d'intensité de l'incendie et voudrions chercher à savoir s'il est possible d'en tirer des hypothèses sur le déroulement de l'incendie, ses modalités et ses causes.

Le document que nous présentons ne prétend pas rendre compte de la situation avec une précision rigoureuse. Il est fondé essentiellement sur la connaissance que nous gardons du déroulement de la fouille et sur le dépouillement des notes prises par les membres de l'équipe de 1977 à 2001⁴. Pour donner une idée de nos critères de classement en six catégories, disons que nous avons rangé dans la catégorie 6, « Traces d'incendie très fortes », les zones où ont été notées de grandes masses de pierres calcinées, transformées en agglomérat dur de chaux, de restes de blocs de pierre et d'argile cuite, ou en masses de chaux meuble, pulvérulente. D'autres phénomènes accompagnent ces manifestations, comme des sols par endroits durcis par la cuisson ou même partiellement fondus, les murs encore debout cuits dans leur épaisseur, parfois (pièce LIX) la présence de paquets d'argile entrée en ébullition, de fragments de céramique fondue et vitrifiée. Dans la catégorie 5, « Traces d'incendie fortes », sont classées les zones où l'on a observé des masses de matière calcinée encore considérables mais moins importantes, voisinant avec des amas de pierres qui avaient gardé leur aspect de blocs de calcaire (**fig. 11**) ; les murs ne sont souvent cuits que de façon superficielle ; des indices additionnels de chaleur intense peuvent être présents, comme de petits grains d'argile fondue, ou un sol partiellement vitrifié (pièce XLIX) (**fig. 1**). Dans la catégorie 4, « Traces d'incendie assez fortes », entrent les zones pour lesquelles le fouilleur a relevé l'abondance des pierres calcinées, des blocs d'argile cuite ; les murs sont cuits au moins autour des chaînages en bois. Pour la catégorie 3, l'intitulé, « Traces d'incendie assez faibles », donne une idée certainement trop bénigne de ce qui a dû se passer : au moins une partie des enduits des murs sont cuits, le remplissage des espaces comprend du charbon, des débris de pierres brûlées et d'argile cuite, en quantité bien moindre que dans les catégories précédentes. Dans toutes ces catégories, le sol est couvert, soit directement soit au-dessus d'une couche de débris différents, d'une épaisseur notable de charbon de bois, en blocs ou en poudre, et de cendres. Pour les zones placées dans la catégorie 2, « Traces d'incendie nettes mais faibles » (**fig. 12**), l'observateur a signalé au moins une couche de cendres ou de charbon, ou des deux, mais sans noter d'indices de très forte chaleur comme des quantités d'argile cuite. La catégorie 1, « Traces d'incendie nettes mais très faibles », correspond à des notations qui relèvent la présence au moins d'une petite couche de cendres. Dans le cas des espaces XXV et XLI, à la bordure nord-

3. Nous ne connaissons pas, à Ras Ibn Hani, de mur où soient conservés deux niveaux de poutraison superposés. Cela peut tenir au fait que les ruines du Palais Nord ont été arasées à la pelle mécanique et que les murs ne sont plus conservés assez haut. Le seul mur du Palais Sud préservé sur trois mètres de hauteur (W65SW) montre une seule ligne de poutres, à un peu plus d'un mètre du sol.

4. En plus des nôtres, nous avons utilisé notamment les carnets de J.-Cl. Decourt (1977 et 1978) et ceux de A. Bounni et P. Bordreuil (1979 et 1980).

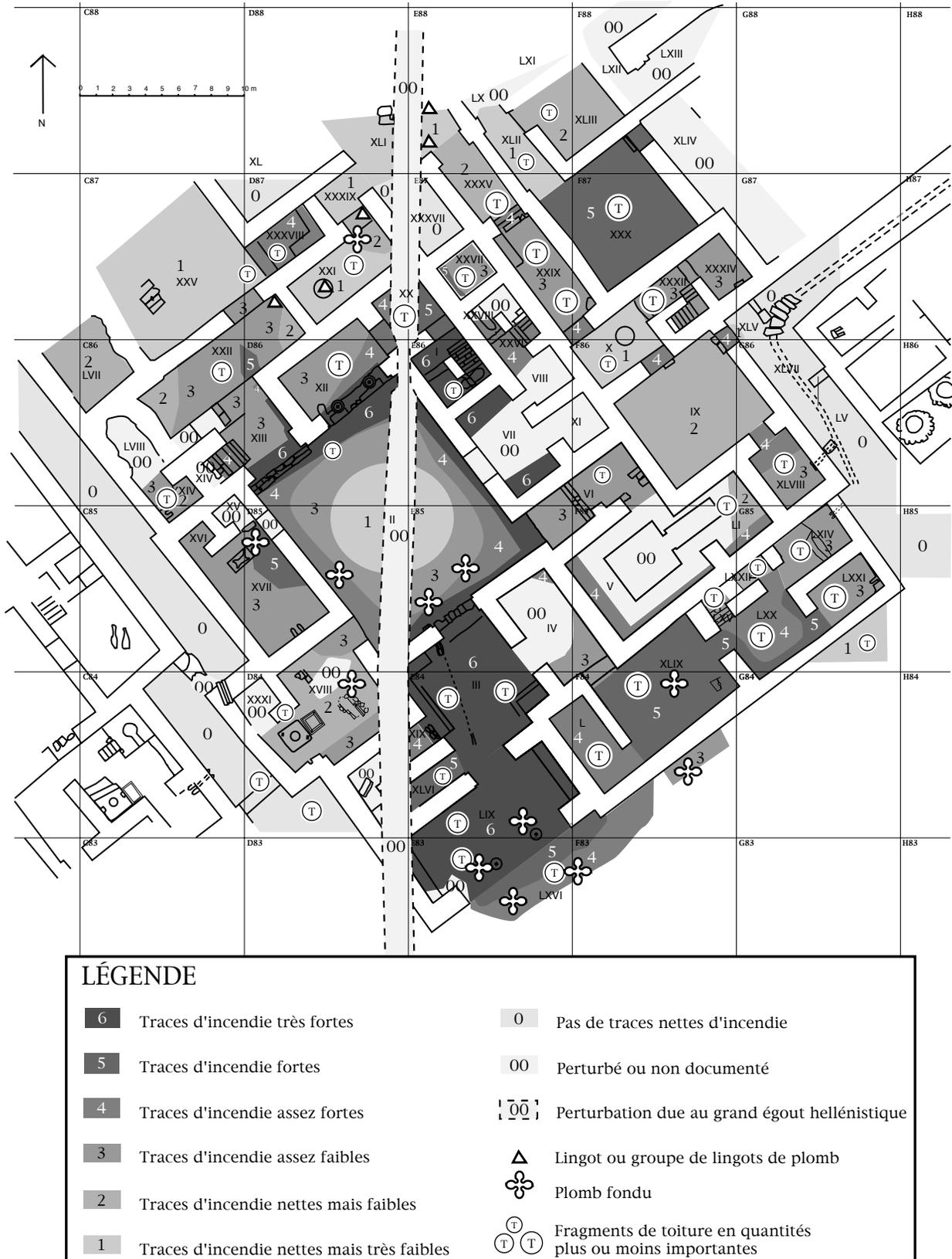


Figure 10 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Plan schématique relevant un certain nombre d'indices concernant la destruction.

ouest du secteur exploré⁵, ces faibles indices pourraient correspondre à des dépôts de cendres apportées par les courants d'air, sans que le feu se soit réellement propagé jusque-là. Dans les autres espaces, voisins, XXI, XXXIX et XLII, les indices d'un feu local sont plus nets.

Une première remarque s'impose : les espaces où la chaleur a été la plus intense sont situés au sud de la cour II et le long de son côté est, ainsi que dans l'aile sud-est de l'édifice. Le nord-ouest, au contraire, a été soumis à des températures beaucoup moins élevées. L'aile sud-ouest, avec les espaces XVI, XVII et XVIII, pose un problème particulier. On sait en effet⁶ que les activités qui s'y déroulaient avant la destruction étaient de caractère métallurgique, sûrement pour les espaces XVII et XVI, très probablement pour l'espace XVIII. Celles-ci devaient laisser sur le sol des traces semblables à celles d'un incendie. Dans la mesure où les dépôts d'effondrement n'y présentaient pas de signes d'une combustion violente (**fig. 13**), en dehors de la zone calcinée marquée « 5 » sur le plan, les traces de feu abondamment présentes sur le sol pourraient y être attribuées entièrement à ces activités. Mais la présence de plomb fondu sur le sol de XVIII comme de XVII porte nécessairement témoignage d'un incendie au cours duquel la température s'est élevée, au moins à l'emplacement des coulures de plomb, à plus de 327°, point de fusion de ce métal.

On peut souligner également que, d'une façon générale, les traces d'incendie sont plus intenses à l'emplacement des passages d'un espace à un autre (**fig. 12**, au premier plan, à droite, pierres calcinées dans le passage entre les pièces IX et X). Les exceptions sont rares (passage XIII/XXII, au nord-ouest de la cour II) et peu nettes : elles peuvent tenir plus à la façon dont les indices ont été appréciés et notés qu'à la réalité des faits. Cette intensité accrue s'explique aisément par la présence de combustible fourni par la porte et son encadrement en bois.



Figure 11 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Passage entre les espaces LXX et XLIX : mur sud-est et comblement du passage, vus du nord-est (au sommet, mur hellénistique).



Figure 12 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Vue depuis la cour IX (au premier plan) vers l'ouest. Le sol supérieur de la cour est incomplètement dégagé. Le sondage dans l'angle ouest atteint le sol d'origine. Le passage à droite ouvre sur l'espace X.

5. Dans ce secteur nord-ouest, l'érosion n'ayant laissé qu'une faible épaisseur de dépôts sur les sols, et les murs ayant été arrachés à l'époque hellénistique par des chercheurs de pierres, les possibilités d'observation sont évidemment moins riches que dans les parties mieux préservées de l'édifice.

6. BOUNNI, LAGARCE & LAGARCE 1998, p. 42-47.



Figure 13 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Berme C/D85N sur la lingotière de la pièce XVII, vue de l'ouest.



Figure 14 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Deux lingots de plomb non fondus, dans l'angle nord de la pièce XXII, vus du sud. À gauche, le passage XXII-XXV et les traces de son seuil en bois.

dont ils gardent l'empreinte. Dans les pièces XXI et XXXIX, on trouve à la fois un lingot en forme⁹ et des lambeaux de plomb fondu. La température a donc dû avoisiner le seuil critique des 327° et le lingot non fondu a probablement été protégé par des matériaux qui avaient commencé à tomber des murs ou du plafond. De même dans l'angle nord de la pièce XXII, juste à l'ouest, où ont été recueillis deux lingots non fondus (**fig. 14**), alors que l'endroit où ils se trouvaient portait des traces d'incendie assez nettes (entre « 2 » et « 3 » sur notre plan).

Parmi les éléments qui permettent de juger si un espace a subi une assez forte élévation de sa température au cours de l'incendie final, nous avons déjà cité le plomb. La présence de flaques de ce métal, fondu puis solidifié, dans toute la partie sud-ouest et sud du bâtiment ne fait que confirmer que les températures ont dépassé les 327° dans les zones que nous avons classées entre « 2 » et « 6 ». Mais dans les pièces LIX, le grand hall d'entrée, et XLIX, espace principal de l'appartement sud-est, le plomb n'est pas toujours préservé sous la forme de « flaques »⁷, mais également sous celle de traces jaunes incrustées dans la surface du sol. La température d'ébullition du métal, vers 1500°, a dû être atteinte⁸, ce que confirme la présence dans ces espaces, classés en « 6 » et « 5 » sur notre plan, de blocs d'argile entrée elle aussi en ébullition. Dans la partie septentrionale de l'édifice, en revanche, la découverte de nombreux lingots qui ont conservé leur forme nous permet de penser que la chaleur n'a pas sensiblement dépassé les 327° de la fusion du plomb. Il en est ainsi dans l'espace XLI, où un groupe d'une douzaine de lingots sont restés intacts, à l'exception de deux, qui avaient partiellement fondu pour s'être trouvés sous des fragments de poutre en combustion,

7. Dans l'espace XVII, près du moule à lingots, le plomb, en fondant, s'était infiltré dans le sol argileux et cendreuse peu dense qui caractérise la fin de l'occupation dans cet atelier.

8. C'est probablement encore plus vrai pour la pièce III, où l'on voit bien que le sol garde des traces d'un résidu de plomb jaunâtre, mais de façon si ténue que nous n'avons pas osé le porter sur le plan.

9. Sans compter celui qui a été retrouvé au fond du puisard de la pièce XXI, ce qui explique facilement qu'il ait échappé à la chaleur.

Nous ajouterons une dernière remarque tirée du récolement des notes prises au cours des années de fouille. Dans plus d'un cas (pièces XXV, XXX, XXXII, XXXV, par exemple), on a noté des indices d'incendie plus forts dans la partie haute des décombres que dans les couches proches du sol. Sans qu'on puisse exclure la possibilité que des hommes aient réussi à combattre le feu avec une certaine efficacité dans les parties basses, il est vraisemblable surtout que, comme pour les lingots de plomb ci-dessus, de premiers effondrements ont protégé le sol de la chaleur, tandis que l'incendie se poursuivait. Un tel processus expliquerait également que, dans la pièce LIX, où la violence de l'incendie a été très grande (**fig. 3**), une grande partie du sol d'argile ait échappé à la cuisson et conservé sa plasticité originelle.

On peut enfin noter, à l'examen du plan, que les espaces d'une étendue supérieure à la moyenne et dans lesquels n'a pas été relevée la présence de restes de couverture effondrée (espaces II¹⁰, XXV, XLI, IX) sont parmi ceux où les indices de violence du feu sont les moins marqués, constat qui s'explique aisément : les cours à ciel ouvert sont moins propices à la concentration de la chaleur et n'offrent pas à l'incendie l'aliment des poutres et roseaux des planchers et toitures. Cette remarque s'applique peut-être aussi aux espaces XVII et XVIII, au sud-ouest de la cour II, qui étaient vraisemblablement couverts dans leur conception initiale mais ont pu être laissés à l'air libre¹¹ lors de la dernière phase d'occupation, en vue de leur utilisation « industrielle »¹².

Toutes ces remarques attestent, on en conviendra, d'un incendie violent, mais dont les traces sont inégalement réparties dans l'édifice. Elles nous conduisent à poser deux questions, qui sont liées : par quoi le feu a-t-il été alimenté et pourquoi cette inégale répartition entre, en gros, le sud-est et le centre, avec les indices d'une chaleur très intense, et le nord et l'est, où l'incendie n'a pas atteint de tels paroxysmes ?

Rappelons d'abord que nous avons de très fortes raisons de penser que le Palais Nord avait été abandonné par la plus grande partie de ses habitants et vidé de son mobilier d'usage courant avant sa destruction¹³. On n'a donc pas de raisons de supposer qu'il ait encore abrité d'importantes réserves de bois ou d'huile, susceptibles de nourrir les flammes, tandis que l'essentiel des meubles, si tant est qu'il en ait conservé beaucoup dans sa dernière phase d'utilisation, devaient être partis avec le gros des habitants. On peut imaginer, à l'étage, des objets en mauvais état ou d'une utilité secondaire, abandonnés comme l'ont été les tablettes, les lingots de plomb ou les morceaux de bois de daim en cours de taille. On sait encore que de l'orge, déjà évoquée (**fig. 4**), était conservée, sans que nous puissions dire en quelle quantité, au-dessus du grand hall d'entrée LIX. Tout cela n'aurait certes pas suffi à nourrir un feu aussi ravageur. Il faut tenir compte aussi, et beaucoup plus, du bois qui faisait partie intégrante de la construction : charpente des murs, huisserie et vantaux des portes, armatures des planchers et des toitures. La présence de nombreux escaliers fait penser que le Palais Nord comportait au moins un étage sur la plus grande partie, peut-être la totalité, de sa superficie. Nous ne savons pas avec certitude comment étaient réalisés les planchers¹⁴ séparant les niveaux, mais leur structure ne pouvait pas être fort différente de celle des couvertures, et ils comportaient nécessairement des poutres sur lesquelles reposaient des solives, celles-ci pouvant être recouvertes d'une couche de végétaux comme des roseaux, dont on observe parfois la trace à la base de la terre battue des toitures, puis d'une mince couche de terre battue, ou bien pouvant peut-être porter un sol en lattes de bois. On peut penser que ces planchers intermédiaires étaient plus facilement combustibles que les toitures. Celles-ci comportaient les mêmes éléments de bois, mais plus forts, car la charpente avait à porter des épaisseurs de terre battue pouvant atteindre une puissance de plus de 40 cm,

10. Les quelques vestiges de couverture remarqués au bord nord-ouest de cette cour proviennent à l'évidence de l'effondrement de la pièce XII.

11. Dans l'atelier XVIII, on peut imaginer pour le recoin sud-ouest une couverture partielle, protégeant le puits et la cuve. Cela expliquerait les quelques fragments de toiture retrouvés à la limite entre XVIII et XXXI.

12. Sur le changement d'utilisation du bâtiment du Palais Nord de Ras Ibn Hani au cours de son histoire, cf. BOUNNI, DU PUYTISON-LAGARCE & LAGARCE sous presse ; J. et É. LAGARCE sous presse.

13. BOUNNI, LAGARCE & LAGARCE 1998, p. 86-87.

14. AURENCHÉ 1977, s. v. « Plancher ».

comme nous l'avons mesuré sur un fragment de la pièce L. Cette épaisse couverture rendait certainement plus difficile l'inflammation de la charpente. On retrouve d'ailleurs assez fréquemment, sous les toitures effondrées, des parties de ces bois incomplètement consumées (fig. 15).

Il nous paraît que la présence de ces éléments en bois dans la construction est très loin de suffire à expliquer la violence de l'incendie et les températures qui semblent avoir été atteintes au cours de celui-ci dans la partie sud et sud-est du Palais Nord. En l'absence probable de quantités importantes de mobilier

combustible, on est bien obligé de penser à un incendie volontaire qui a nécessité l'apport de combustible, bois et broussailles qu'on a entassés dans les pièces avant d'y mettre le feu. Les parties du bâtiment les plus accessibles depuis l'entrée principale, à savoir les halls LIX et III, les pièces autour de la cour II et l'appartement sud-est, sont les plus fortement brûlées. Pour LIX et III, la circulation très facile de l'air a dû jouer un rôle, mais, pour l'ensemble, il paraît bien naturel que les espaces vers lesquels le transport du carburant était le moins long et le plus aisé aient été ceux où l'on en a le plus entassé et qui, par conséquent, ont subi le feu le plus intense.

Ainsi, la tentative à laquelle nous nous sommes livrés ici d'examiner, à partir des traces archéologiques, les modalités de l'incendie du Palais Nord de Ras Ibn Hani vient à l'appui de l'hypothèse selon laquelle c'est une destruction intentionnelle et brutale des centres de pouvoir et de prospérité qui a mis fin à l'existence du royaume d'Ougarit. Si cette interprétation, suggérée déjà par la vraisemblance historique et par l'analogie entre Ras Shamra et Ras Ibn Hani quant à l'incendie des principaux édifices, n'a rien de nouveau, il n'était peut-être pas inutile de présenter ici ces quelques observations, susceptibles de l'étayer un peu plus.

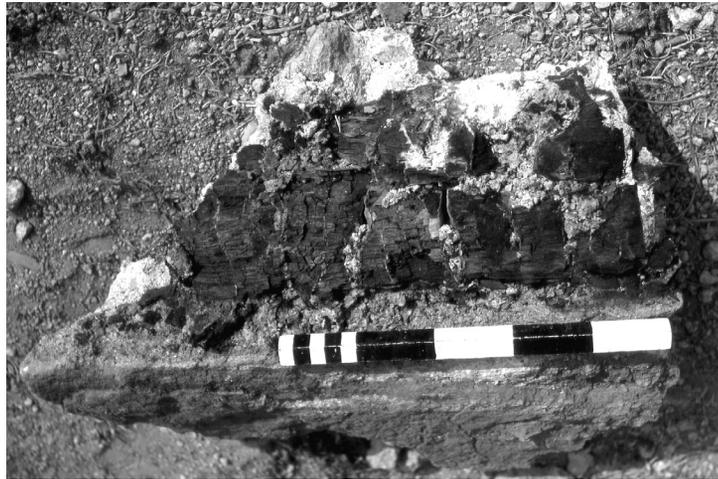


Figure 15 : Ras Ibn Hani. Palais Nord. Restes de poutre carbonisée adhérant à un fragment de couverture.

BIBLIOGRAPHIE

AURENCHÉ (O.) dir.

1977 *Dictionnaire illustré multilingue de l'architecture du Proche-Orient ancien*, CMO 3, Série archéologique 2, Lyon.

BOUNNI (A.), J. LAGARCE & É. LAGARCE

1998 *Ras Ibn Hani, I, Le Palais Nord du Bronze récent. Fouilles 1979-1995 : synthèse préliminaire*, BAH 151, Beyrouth, IFAPO.

BOUNNI (A.), É. DU PUYTISON-LAGARCE & J. LAGARCE

sous presse « La tablette RIH 78/12 et le sceau nominal de 'Ammishtamru », dans C. ROCHE &

R. HAWLEY éd., *Mélanges offerts à Pierre Bordreuil*, Paris.

LAGARCE (J. et É.)

Sous presse « Ras Ibn Hani. Physionomie et chronologie de l'établissement du Bronze récent », dans Y. CALVET & V. MATOIAN éd., *Actes du Colloque « Ougarit »*, Lyon, octobre 2004.